



Aide à la prédication
Dimanche 18 juin 2023
Luc 14, 15-24

Pasteur Jean-Mathieu Thallinger
Paroisses protestantes de la Dynamique mulhousienne
Mulhouse

Luc 14, 15-24 – l'évangile qui dérange

Jésus dit : « Un homme donnait un grand festin, et il avait invité beaucoup de monde.

À l'heure du dîner, il envoya son serviteur dire aux invités : "Venez, tout est prêt."

Mais ils se mirent tous, unanimement, à s'excuser.

Le premier lui dit : "J'ai acheté un champ, et je suis obligé d'aller le voir ; je t'en prie, excuse-moi."

Un autre dit : "J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je pars les essayer ; je t'en prie, excuse-moi."

Un troisième dit : "Je viens de me marier, et c'est pourquoi je ne peux pas venir."

De retour, le serviteur rapporta ces paroles à son maître.

Alors, pris de colère, le maître de maison dit à son serviteur :

"Dépêche-toi d'aller sur les places et dans les rues de la ville ; les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux, amène-les ici."

Le serviteur revint lui dire : "Maître, ce que tu as ordonné est exécuté, et il reste encore de la place."

Le maître dit alors au serviteur : "Va sur les routes et dans les sentiers, et contrains-les d'entrer, afin que ma maison soit remplie. Car, je vous le dis, aucun de ces hommes qui avaient été invités ne goûtera de mon dîner." »

L'évangile qui dérange

Introduction

Voici un texte dérangeant. Poursuivre la lecture pourrait donc vous exposer au dérangement. Si vous y êtes disposés, entrons-y.

Il s'agit de la parabole nommée *Des invités au grand repas*, ou *La parabole du grand festin*. On pourrait aussi l'appeler *La parabole du grand lapin* puisque c'est d'abord un grand lapin que vont poser les premiers invités au repas, ou *La parabole du grand ghosting*, ou encore *La parabole des invités qui ne pouvaient venir parce qu'ils avaient piscine*.

Pour en rester au niveau primaire de la réception du texte, s'il vous arrive d'être dans une situation semblable, d'être invité à un repas - conseil d'administration, réunion de conseil presbytéral... - auquel vous ne souhaitez pas participer, il existe nombre de sites *internet* qui pourront vous aider à trouver les meilleures formules et excuses pour décliner une invitation non souhaitée.

Comme « Merci d'avoir pensé à moi. J'aurais adoré être là mais je ne peux pas » ou « Tant pis pour moi, je vais rater une super soirée! ». Vous pourrez également utiliser ChatGPT.

Regardons peut-être le texte, pour voir si les excuses des invités nous semblent crédibles ou artificielles.

On remarquera que les invités de la parabole ne s'embarrassent pas de formuler de fausses excuses. Ils avaient simplement plus important à faire. Cela pose une première problématique du texte, celle de la hiérarchie de nos engagements.

Si je suis ici ce matin, au culte, c'est que je ne suis pas ailleurs. Si je n'y suis pas, c'est que je suis ailleurs.

La seconde question, qui est aussi l'obstacle principal du texte, est cette phrase à la fin du texte et qui a tant fait couler d'encre : "Contrains-les d'entrer".

Cette expression réveille des souvenirs douloureux.

Elle nous renvoie au XIX^{ème} siècle, à la mission civilisatrice de la France qui incluait la religion dans les fondements civilisationnels, aux bulles émises par les papes Nicolas V et Alexandre VI au XV^{ème} siècle qui vont encourager la christianisation forcée et la colonisation sur les nouvelles terres qui étaient alors découvertes (bulles qui seront nommées "la doctrine des découvertes").

C'est tout récemment, fin mars dernier, que le Saint-Siège a rejeté officiellement ces édits les qualifiant de « *documents politiques, instrumentalisés pour des actes immoraux* » et reconnaissant que « *de nombreux chrétiens ont commis des actes malveillants à l'encontre des peuples indigènes, pour lesquels les papes récents ont demandé pardon à de nombreuses reprises* ».

"Contrains-les d'entrer", la formule a aussi fait florès pour penser les notions de *guerre juste* ou de *guerre sainte*.

Et le mésusage de cette formule peut être remonté au début du IV^{ème} siècle, au moment de la controverse entre Saint-Augustin et les Donatistes. Il dira, en s'appuyant sur ce verset : « *il y a une persécution juste, celle que font les Églises du Christ aux impies. (...) L'Église persécute par amour et les impies par cruauté* ».

(Les Donatistes considéraient que les sacrements administrés par des prêtres qui avaient failli durant les persécutions étaient caducs, comme les ordinations données par des évêques qui avaient pu, selon eux, trahir pour s'éviter le martyre. Ils seront condamnés par la Conférence de Carthage en 411).

Jean Calvin s'en accommodera, avec une certaine gêne néanmoins, disant "*je ne trouve pas mauvais que Saint-Augustin ait souvent usé de ce témoignage contre les Donatistes pour prouver qu'il est permis aux princes fidèles de contraindre obstinés et rebelles et faire des édits pour les ranger au service du vrai Dieu*".

(Jean Calvin , *Harmonie Évangélique*).

Au contraire d'un Pierre Bayle qui publiera en 1686 un « *Commentaire philosophique sur les paroles de Jésus-Christ, Contrains-les d'entrer* » où il s'interrogera clairement sur l'application littérale du verset. Il dira notamment : « *Si le prince prétend contraindre les consciences, la religion devient une farce et la société politique un théâtre sanglant* ».

Au vu du passif de la réception de ce texte, ne faudrait-il pas envisager de le « déboulonner » de la Bible, comme certains envisagent de le faire à la statue de Colbert devant l'Assemblée Nationale ?

Certains postuleront, pour préserver l'intégrité de la révélation biblique, que la paternité de cette parabole ne serait pas à attribuer à Jésus. Qu'elle serait seulement contextuelle de l'époque de la rédaction de l'évangile de Luc.

Mais on peut aussi inverser le regard. Ne sont-ce pas nos projections et les sensibilités de notre époque qui nous font réagir à ce texte ?

Nous sommes en effet devenus très chatouilleux devant toute notion de contrainte.

En matière politique, pour se dispenser de penser ou de débattre, on se contentera de dénoncer le fascisme de son adversaire et concurrent, on l'accusera de vouloir instaurer une dictature.

La contrainte préoccupe et anime aussi les débats - souvent tendus - autour des questions d'éducation.

« Contrains-les d'entrer » est devenu une formule tellement rédhitoire a priori qu'elle risque de nous faire passer à côté de l'intention du texte.

Pour essayer de prendre un peu de champ, je proposerais d'entrer dans le texte par deux questions :

- Quel est l'enjeu de ce repas qui a été refusé par les invités ?
- Pourquoi cette parabole nous dérange-t-elle tant ?

A table avec Jésus

Le chapitre 14 chez Luc pourrait être qualifié de *chapitre des repas*.

Peut-être Luc le rédigea-t-il alors qu'il n'avait pas encore mangé. Nous avons tous expérimenté qu'il valait mieux faire ses courses au supermarché après le repas qu'avant. Le caddie ne s'en portera que plus légèrement, tout comme l'addition.

De la même façon qu'avant de lire un texte biblique, il est bon de faire à appel à l'illumination de l'Esprit-Saint, d'être nourri de la présence de Dieu, pour ne pas se précipiter sur lui, inspiré par nos indignations personnelles ou idéologiques.

Le chapitre s'ouvre par un premier repas auquel Jésus est invité par un chef pharisien. Repas auquel participe aussi un homme malade (d'hydropisie). Jésus saisit cette occasion pour interroger les lois à propos du sabbat (*"Est-il permis de faire une guérison le jour du sabbat ?"*) et y répond en actes en guérissant l'homme malade.

Puis suit la parabole des noces, où l'on voit Jésus se préoccuper de la hiérarchie à table : ne pas vouloir occuper la première place mais la dernière, car *"quiconque s'élève sera abaissé et quiconque s'abaisse sera élevé"*.

Il conclut par un commentaire qui annonce la parabole suivante : *"lorsque tu invites à dîner, n'invites pas tes amis, tes frères, tes parents, tes voisins "riches", de peur qu'ils ne t'invitent à leur tour. Invite plutôt des pauvres, estropiés, aveugles, qui, eux, ne pourront pas te rendre la pareille"*.

Cette distinction, entre les proches, la famille, et les personnes plus éloignées annonce la fin du chapitre : un texte tout aussi dérangeant que la parabole du festin où Jésus décrit la condition de disciple, ou la condition pour être disciple : *"Si quelqu'un vient à moi, et s'il ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple"*.

Puis : *"Quiconque ne porte pas sa croix, et ne me suit pas, ne peut être mon disciple"*

Et enfin *"Quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple"*.

Ma première réaction est de constater que, par de tels propos, aux accents churchilliens (*"Je n'ai rien d'autre à offrir que du sang, du labeur, des larmes et de la sueur"*), Jésus ne semblait pas rechercher particulièrement la popularité.

On remarquera ensuite une gradation dans la qualité des repas.

Le premier repas du sabbat est nommé "artos" (qui se traduit également par *pain* tout court) et désigne le repas simple, à base de pain principalement ; proche du souper à l'allemande, un repas à la bonne franquette, le repas sans façons entre co-pains.

Le second repas est un repas de noces, où l'on imagine que les petits plats ont été mis dans les grands, les formes soignées, les moyens investis.

Enfin le troisième repas, celui de notre parabole, est le grand "deipnon" en grec ancien, le grand "souper", ou le grand "festin".

Il peut faire référence au grand festin du royaume signifiant le salut (Apocalypse 19, 17 : *Venez, rassemblez-vous pour le grand festin (deipnon) de Dieu*)

Le maître du grand festin ne va faire qu'appliquer la recommandation qui précédait : ne pas inviter ses proches, ni aucune personne susceptible de pouvoir rendre la pareille.

Devant Dieu, de la même façon qu'il n'est plus de mérite, plus de notion de temps ni d'espace, les considérations génétiques, familiales, s'estompent. Qu'elles soient nécessaires dans notre vie terrestre certes, mais la perspective eschatologique vise à prendre du champ et de la hauteur vis-à-vis d'elles, à nous en rendre libre.

Nous aurons bien compris qu'il n'est pas question ici de nous proposer un manuel de savoir-vivre inspiré des écrits de la comtesse de Rotschild : "Le Bonheur de séduire, l'art de réussir le savoir-vivre du XXI^e siècle- Le Savoir-vivre du XXI^eme siècle".

<https://www.fnac.com/a1245027/Nadine-de-Rothschild-Le-Bonheur-de-seduire-l-art-de-reussir-le-savoir-vivre-du-XXIe-siecle-Le-Savoir-vivre-du-XXIeme-s>

Nous savons combien le motif du repas est fréquent dans la Bible, et en particulier chez Luc. Ce qui vaudra à Jésus la qualification de gloutonnerie.

Ainsi, lors du repas chez Lévi le péager, Jésus suscitera l'ire des pharisiens et scribes qui remarqueront : *"Les disciples de Jean, comme ceux des pharisiens, jeûnent fréquemment et font des prières, tandis que les tiens mangent et boivent"*.

Lors du repas chez un pharisien au chapitre 11, l'hôte des lieux fera remarquer à Jésus qu'il ne s'était pas purifié avant de passer à table ; il se prendra en retour cette répartie sans concession : *"Vous, pharisiens, vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat, et à l'intérieur vous êtes pleins de rapine et de méchanceté"*.

Nous n'oublions pas le dernier repas du vivant de Jésus, avant la Pâque, qui sera son dernier avant de mourir. Suivront enfin les repas en compagnie du Ressuscité

Les repas bibliques sont toujours des événements à forts enjeux, ils n'ont pas pour rôle premier de nourrir, et se terminent souvent mal.

Parce que les repas sont, d'une part, des lieux de sociabilisation forte, et par là d'exacerbation des différences sociales et, d'autre part, dans la tradition des banquets philosophiques depuis Platon, des temps qui favorisent les conversations et les débats donc l'expression des contradictions.

Les conseils presbytéraux connaissent bien les enjeux théologiques forts lors de la préparation des repas paroissiaux : quelles saucisses faut-il commander ? chez un boulanger catholique, protestant, pratiquant ou non ? quel prix fixer ? qui seront les bénévoles ?

Le grand festin de la parabole, quant à lui, se situe dans une perspective d'annonce et de promesse eschatologique.

L'intention de Jésus n'est pas de décrire les frontières de l'Église, de légitimer certaines catégories sociales ou religieuses et d'en exclure d'autres, mais de donner à goûter au festin messianique. Il invite à prendre de la hauteur, à regarder au loin.

L'enjeu n'est pas tant dans la préparation du repas ou son menu, mais dans la fixation de liste d'invités : qui est invité ? Qui ne le sera pas ?

Nous remarquons que cette question ne sera pas résolue à la fin. Parce si le maître de maison a été amené à constituer une nouvelle liste nous ne sav

ons pas si le repas a fini par avoir lieu, s'il a trouvé finalement suffisamment d'invités, si le repas n'a pas été annulé, faute de convives.

Au lieu de se restreindre à la liste initiale de "happy few", la table messianique va s'ouvrir à l'accueil de tous ceux qui viendront avec leurs fêlures et leurs pauvretés. Et là, franchement, je ne vois pas grand monde, je veux dire personne, qui ne puisse y être accueilli.

Chacun de nous sera accueilli, tel qu'il est. Hors de toute considération de filiation génétique, comme le nombre de générations de protestantisme inscrit dans son arbre généalogique, sa qualité de pasteur ou d'autres ministères de l'Église, sa qualité de plus ou moins pratiquant.

Le festin messianique est une table ouverte aux pauvres et aux fêlés.
Il manifeste en cela la plénitude du sacerdoce universel.

2. L'évangile qui dérange

Venons-en à cette expression crispante "contrains-les d'entrer".

On pourrait plaider un problème de traduction, un problème d'époque, une nuit d'insomnie de Jésus qui expliquerait son agacement.

On pourrait se dire qu'il reflète les controverses à l'intérieur du proto-christianisme en train de se séparer avec douleur du judaïsme. Les premiers invités sont ceux qui n'ont pas voulu entendre le message nouveau du Christ.

On pourrait se dire plus simplement que les religions ne sont que contraintes dans une époque où la contrainte n'a pas bonne presse.

Ne serait-ce pas une forme d'échappatoire facile ?

Lisser ou justifier le texte qui nous dérange pour tenter de le sauver.

Chaque époque développe sa bonne conscience. Comme le dit la ritournelle d'avant-repas : *"le bien d'hier est rassis, le bien de demain n'est pas cuit, merci Seigneur pour le bien d'aujourd'hui"*.

Pouvons-nous renvoyer simplement les textes qui nous dérangent dans un passé révolu ?

La parole de Dieu peut-elle se périmer ?

Si nous commençons à déboulonner ce qui nous déplaît aujourd'hui, l'entreprise d'effeuillage sera sans fin.

A la manière d'un Albert Camus, le plus chrétien des athées - pour qui j'ai de la sympathie, mais sympathie ne signifie pas la nécessité d'être en accord - qui disait « *Si j'avais à écrire un livre de morale, il aurait cent pages et 99 seraient blanches. Sur la dernière j'écrirais : « je ne connais qu'un seul devoir et c'est celui d'aimer ».* Et pour le reste, je dis non. Je dis non de toutes mes forces ».

Si nous commençons à effeuiller la Bible, nous finirons comme l'alouette de la chanson : "Et la tête, et le bec, et la queue...Alouette, je te plumerai" et, à la fin, il ne restera plus grand-chose du volatile ni du christianisme.

Nous finirons par perdre la foi pour devenir "juste" humanistes.

Cela nous fera une bonne excuse pour ne pas nous rendre à l'invitation au Grand Festin : *"excuse-moi, Seigneur, mais j'étais occupé à aimer les hommes"*.

Vous vous direz peut-être : *Ce n'est pas grave, ou N'est-ce pas la vocation finale du christianisme ?*

Le christianisme n'est-il qu'un humanisme parmi d'autres ?

Si le christianisme ne diffère pas de l'humanisme dans son projet de progrès humain, peut-être la distinction tient-elle à sa nature.

La particularité, la beauté aussi, de l'amour chrétien ne repose pas sur un effort individuel, mais sur un appel. L'amour chrétien ne repose pas sur des forces propres mais sur des forces données. Il ne s'appuie pas sur le sentiment mais sur un appel.

Si la phrase "contrains-les d'entrer" est difficile à accepter aujourd'hui, que dire alors du texte qui suit ? Pour mémoire : *« Si quelqu'un vient à moi, et s'il ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple ».*

Et : *« quiconque ne porte pas sa croix, et ne me suit pas, ne peut être mon disciple »* et enfin *« quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple ».*

Ces propos sont absolument dérangeants.

Mais voulons-nous d'un Évangile qui nous dérange ?

Ne préférons-nous pas un Évangile qui nous arrange ?

Demandons-nous peut-être ce qui nous dérange.

Jésus touche à ce qui fait mal. Il met le doigt, ou plutôt la parole, sur ce qui nous est le plus sensible, ce à quoi nous sommes le plus attachés : la famille, les honneurs, les biens matériels.

Il vient déranger notre confort.

N'est-ce pas la difficulté des premiers invités ? Ils ne veulent pas se laisser déranger.

La parabole ne se veut pas tant un manuel d'évangélisation du monde, si nécessaire par la contrainte, qu'une promesse faite à tous ceux qui seront prêts à se laisser déranger par Dieu.

Elisabeth Parmentier dans un article intitulé *« Prêcher, c'est s'exposer à des textes « dangereux » »* dit : *« Les prédications de Jésus, de Pierre ou de Paul, non seulement pouvaient être fort déplaisantes, mais étaient justement hautement « dangereuses » ! La prédication fidèle à la Bible provoquera une crise, en tout cas un dérangement. Voilà qui déroutera les prédicateurs/trices qui espèrent un auditoire facile à conquérir : la prédication fidèle n'a pas forcément le panache du succès ».*

[Revue Lumen Vitae 2014/2 \(Volume LXIX\), pages 145 à 153](https://www.cairn.info/revue-lumen-vitae-2014-2-page-145.htm#re1no1)

<https://www.cairn.info/revue-lumen-vitae-2014-2-page-145.htm#re1no1>

L'évangile est dérangeant.

La colère du maître, comme celle de Jésus envers les pharisiens, n'est-elle pas dirigée contre confort spirituel ?

Peut-on être dans l'Église sans accepter d'être dérangé ?

Lorsque nous nous mettons à prier selon la manière préconisée par Jésus : en nous enfermant dans notre chambre (« *Mais toi, quand tu pries, retire-toi dans ta pièce la plus retirée, ferme la porte et prie ton Père qui est présent dans le secret...* » Mt 6,), qu'affichons-nous sur notre porte ?

« Prière de ne pas déranger »

ou

« prière de déranger ? »

Je vous fournis les deux modèles d'accroche-porte pour que vous puissiez choisir. Il suffit de les agrandir et les imprimer.



Mais je vous ai peut-être suffisamment dérangé.

Peut-être finirais-je par une prière :

Prière

Seigneur notre Dieu,

Souvent, toujours peut-être, ta parole nous est étrange.

Ta Parole nous dérange.

Alors nous t'en prions : viens encore nous déranger ce matin.

Nous t'en prions aussi : ne te lasse jamais de nous déranger.

Même si tu as l'impression que cela nous dérange.

Et puis rappelle-nous, lorsque nous serons dérangés, de nous souvenir de cette prière.

Jean-Mathieu Thallinger
Dynamique Mulhousienne